

et de style, d'ironie vengeresse et d'éloquence indignée.

Montalembert souffre, gémit, s'impatiente, mais ne se décourage pas. S'efforçant de rapprocher les divergences et de tourner les difficultés, il continue la lutte avec ardeur. Le pape Grégoire XVI, le cardinal de Bonald, Mgr Parisi, Mgr Clausel de Montals, Lacordaire, Ravignan, le soutiennent, entre autres, de la voix ou de la plume. Les coryphées de l'Université sont, après M. Villemain, MM. Cousin, Thiers, Dupin et le duc de Broglie. L'archevêque de Paris, Mgr Affre, semble assez froid et se tient sur la réserve.

Vient la révolution de 48, assez favorable, à l'Église. La scène change. Montalembert va porter son action sur un autre théâtre, où paraîtront des acteurs nouveaux : le comte de Falloux, l'abbé Dupanloup, le comte Beugnot, Proudhon, Victor Hugo. Son éloquence va s'aviver et se renouveler à ce contact, et ses idées s'élargir quelque peu : le but et le cœur resteront les mêmes.

Après beaucoup d'hésitations, et non sans répugnance, il se rallia à la république, dans l'espoir de faire triompher enfin la liberté. Élu dans le département du Doubs, il vint prendre son siège à la droite de l'Assemblée constituante, pendant qu'il voyait avec chagrin Lacordaire s'asseoir à l'extrême gauche, à côté de Lamennais.

Bientôt la Constituante est emportée par une émeute et fait place à la Législative, avec la présidence de Louis-Napoléon. Les circonstances sont favorables aux catholiques. M. de Falloux, appelé au ministère de l'Instruction publique, y arrive avec le dessein formel de descendre à une transaction honorable avec l'Université. Depuis l'échec du projet Villemain, M. Thiers, dont Montalembert s'est rapproché, au scandale des siens, a incliné à droite, et peu à peu s'est laissé gagner à la liberté d'enseignement. Il en a coûté au chef catholique pour opérer cette diversion utile. Avec une abnégation égale, il s'efface devant le comte de Falloux, qui prend les rênes, du parti et dès cette heure, élabore un nouveau projet de loi. La majorité de l'Assemblée est

conservatrice, et hostile, en somme, à l'enseignement d'État. Bonaparte se montre bon prince. Falloux est tenace et retors. Thiers a juré de défendre son projet jusqu'à extinction. Désormais la victoire paraît assurée.

Cependant le parti catholique est divisé plus que jamais. Montalembert, épreuve amère, se voit abandonné de la plupart de ses anciens amis. La cordaire, Foisset, Dom Geranger, combattent secrètement le projet Falloux, dont l'abbé Dupanloup est la cheville ouvrière, et M. Thiers, l'avocat infiniment souple et habile. Louis Veillot lui livre une guerre ouverte, comme à un compromis dangereux, à un remède pire que le mal. La masse du parti semble le suivre. Entre temps le portefeuille de l'Instruction publique est tombé entre les mains de M. de Parieu, c'est-à-dire, entre bonnes mains.

La bataille décisive se livra le 23 février 1850, jour mémorable pour les catholiques de France. Après maintes émouvantes péripéties, la loi fut votée par 399 voix contre 237. Les vingt années de lutte incessante, soutenue par le comte de Montalembert, étaient enfin couronnées de succès, et le fils des Croisés pouvait tressaillir de fierté et de bonheur. On peut dire qu'il avait retourné la France. Il n'est pas donné à tout homme, dans son pays, d'obtenir un pareil triomphe.

Cinquante ans d'expérience, des centaines d'écoles et de collèges ouverts, des milliers d'enfants élevés sous l'aile maternelle de l'Église, une concurrence dont l'Université est tellement effrayée qu'elle s'apprête aujourd'hui à reconquérir le monopole, ont prouvé que les auteurs de la loi de 1850 avaient vu juste et pouvaient espérer d'innombrables bienfaits de leur transaction avec l'État. Sur l'invitation de Pie IX, tout le monde, au reste, s'y rallia, l'Université comme les autres.

(A suivre.)

ABNER.

## LA RÉFLEXION

L'intelligence, dont la vérité est l'objet propre et l'aliment na-

turel, n'arrive pas toujours, par un seul acte direct, à la connaissance désirée. Quelquefois un seul regard, c'est-à-dire une seule pensée, suffit. Mais les choses ne se passent pas toujours ainsi, et il faut bien se rappeler que l'homme occupe le degré inférieur des êtres intelligents. Le plus souvent l'objet est avare, très avare même, il ne se laisse pénétrer que difficilement, comme à regret, et alors la faculté intellectuelle est forcée de revenir à la charge, de recourir à différents moyens, de varier ses tentatives et de multiplier ses actes. Tantôt, elle divise ou compose, compare, inédite et contemple; tantôt, elle revient sur ses pas, redouble ses actes, considère son objet à divers points de vue, l'étudie sous toutes ses formes, pour en pénétrer la nature intime, les causes et ses relations avec d'autres objets, afin de découvrir, par une attention plus soutenue, des secrets qui échappent à une première considération. Cette opération, qui permet à l'esprit de faire une meilleure connaissance de la vérité, s'appelle la réflexion. Il importe donc beaucoup de connaître ce repliement de l'intelligence. Sans doute, il faut toujours réfléchir, mais c'est principalement dans l'étude de la philosophie que la réflexion joue un rôle prépondérant et trouve occasion de s'exercer. Cette science par excellence, qui est le couronnement du cours classique, offre aux étudiants un vaste champ d'investigations. Le but que l'élève se propose en y pénétrant est de perfectionner son esprit et de donner une direction à sa volonté. Le disciple d'Aristote et de saint Thomas doit donc s'efforcer d'acquiescer de fermes convictions, de développer et nourrir ses facultés en leur offrant un ensemble de vérités rationnelles fortement établies. En un mot, dans l'étude de la philosophie, le jeune homme apprendra à penser par lui-même, à se garantir des préjugés, et à ne pas être la dupe du sophisme qui se glisse si facilement dans tant de productions contemporaines, où l'impétuosité de l'imagination l'emporte si souvent sur les lois de la saine logique.

Ce résultat si noble et si précieux ne s'obtient pas sans la réflexion. En effet, il ne suffit pas qu'un